

I

Il pleuvait quand le taxi s'arrêta place Saint-Pierre de Rome. L'homme qui en descendit tenait un journal plié sous le bras. Il régla sa course et, sans attendre sa monnaie, se hâta vers le premier cordon de vigiles qui surveillaient l'entrée de la basilique. Ici, une tenue correcte était exigée. Les shorts, minijupes et autres débardeurs étaient rigoureusement interdits. Une fois à l'intérieur, sans même prendre le temps de se recueillir devant la *Pietà* de Michel-Ange – l'unique œuvre du Vatican qui lui procurait encore quelque émotion – l'homme se dirigea vers la travée des confessionnaux où des prêtres de toutes les nationalités absolvait les pénitents venus du monde entier.

Avisant un confessionnal, dont la pancarte indiquait que le prêtre officiait en italien, il attendit que celui-ci se libère. En le voyant entrer dans l'isoloir, le prêtre ne put réprimer un sourire à la vue de ce vieux monsieur très digne et dont les manières trahissaient qu'il était habitué à commander.

— Sainte Marie, mère de Dieu.

— Le Seigneur soit avec vous.

— Mon père, je m'apprête à commettre un meurtre.
Que Dieu me pardonne !

Sans rien ajouter, le frêle vieillard se releva et, sous l'œil médusé du prêtre, alla se perdre dans la foule des touristes qui se pressaient dans la nef. Le regard du confesseur glissa alors sur un journal qui gisait au pied

de l'isoloir. Il se pencha pour le ramasser et parcourut rapidement des yeux la page à laquelle le quotidien était ouvert : concert de Rostropovitch à Milan ; un film de dinosaures pulvérise les records d'audience ; congrès d'archéologie à Rome en présence d'éminents spécialistes : Clonay, Miller, Smidt, Arzaga, Plonoski, Tannen-berg... Ce dernier nom était cerclé de rouge.

L'air hagard, le clerc plia la gazette et, sous l'œil stupéfait des fidèles venus soulager leur âme, quitta précipitamment la basilique.

— Madame Barreda.

— Qui la demande ?

— Le docteur Cipriani.

— Un instant, je vous prie.

Le vieux médecin se passa une main dans les cheveux et s'obligea à inspirer profondément. Pour calmer l'angoisse qui l'étreignait, il laissa errer son regard sur les objets familiers qui meublaient son bureau imprégné d'une odeur de cuir et de tabac à pipe : le portrait de ses parents et celui de ses trois enfants posés sur le guéridon ; la photo de ses petits-enfants trônant sur le rebord de la cheminée. Et, là-bas, au fond, le canapé et les deux fauteuils à oreillettes, le lampadaire à l'abat-jour couleur crème ; les murs tapissés d'étagères en acajou supportant des milliers d'ouvrages ; les tapis persans... il était dans son bureau, chez lui, tout allait bien.

— Carlo !

— Mercedes ! Nous l'avons retrouvé !

— Que dis-tu ? demanda-t-elle d'une voix tendue.

Mercedes était à la fois angoissée et impatiente d'entendre ce qu'il avait à lui dire.

— Connecte-toi à Internet, va sur le portail de la presse italienne, puis consulte les pages culturelles. Tu le trouveras.

- Tu en es certain ?
- Oui, Mercedes.
- Mais pourquoi les pages culturelles ?
- Tu as oublié ce qui se disait dans le camp ?
- Non, tu as raison... alors c'est bien lui... Nous allons faire ce que nous avons dit, n'est-ce pas ? Tu ne vas pas te dégonfler, au moins ?
- Non, bien sûr. Je vais les appeler. Il faut absolument que nous nous voyions.
- Pourquoi ne venez-vous pas tous à Barcelone ? J'ai de quoi loger tout le monde...
- Si tu veux. Je te rappelle et je te tiens au courant. Mais je dois d'abord parler à Hans et Bruno.
- Carlo ? Si c'est bien lui, il ne faut pas qu'il nous échappe. Nous devons le faire prendre en filature, même si ça nous coûte les yeux de la tête. Mais encore faut-il trouver une maison sérieuse...
- C'est déjà fait. Sois sans crainte, il ne nous échappera pas. Je te rappelle plus tard.
- Non, je file à l'aéroport et je saute dans le premier avion pour Rome, je ne peux pas rester ici...
- Mercedes, attends au moins mon appel ! Nous ne pouvons pas prendre de risques. Il ne nous échappera pas, je te le promets.
- Mais telle qu'il la connaissait, Mercedes allait le rappeler dans deux heures pour lui annoncer qu'elle était à l'aéroport de Fiumicino. Car elle n'était pas du genre à attendre les bras croisés, surtout en un moment comme celui-là.
- Il composa ensuite le numéro de Hans à Bonn et attendit impatiemment qu'il décroche.
- Allô ? dit une voix de femme.
- Le professeur Hausser, je vous prie.
- Qui est à l'appareil ?
- Carlo Cipriani.
- Ah, Carlo, bonjour ! C'est moi, Berta !

— Berta, quel plaisir de t'entendre ! Comment allez-vous, toi et ta petite famille ?

— Tout le monde va très bien, merci. Et quand aurons-nous le plaisir de vous revoir ? Je ne pourrai jamais vous remercier assez pour les vacances que nous avons passées chez vous, en Toscane, il y a trois ans. Rudolf était au bord de l'épuisement quand vous nous avez invités et...

— Mais c'était la moindre des choses, voyons. Je serais moi aussi très heureux de vous revoir. Ma maison est à votre disposition quand vous le voulez. Dis-moi, Berta, ton père est-il à la maison ?

La jeune femme marqua un temps d'arrêt, elle avait senti la crispation dans la voix du vieil homme.

— Je vais vous le passer. Vous n'avez pas de problèmes au moins ?

— Pas du tout. J'appelais juste pour faire un brin de causerie.

— Dans ce cas, je vous le passe. À bientôt, Carlo.

— *Ciao, bellissima.*

Quelques secondes plus tard, la voix puissante et énergique du professeur Hausser retentit dans le combiné.

— Carlo...

— Hans... il est vivant !

Les deux hommes tombèrent dans le silence, chacun écoutant la respiration tendue de l'autre.

— Où est-il ?

— Ici même, à Rome. Je l'ai retrouvé par hasard, en feuilletant le journal. Je sais que tu n'aimes guère naviguer sur Internet, mais connecte-toi, s'il te plaît, et rends-toi sur le portail de la presse italienne, aux pages culturelles. Tu verras son nom. J'ai fait appel à une agence de filature pour qu'ils le gardent à l'œil vingt-quatre heures sur vingt-quatre pendant tout le temps qu'il sera à Rome. Il faut qu'on se voie. J'ai déjà prévenu Mercedes et je vais appeler Bruno.

— Je viens à Rome.

- Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée.
- Pourquoi cela ? Il faut battre le fer tant qu'il est chaud. Nous allons faire ce que nous avons dit, n'est-ce pas ?
- Bien sûr. Rien ni personne ne pourra jamais nous en empêcher.
- Penses-tu que nous devrions nous en charger nous-mêmes ?
- Si nous ne trouvons personne pour le faire à notre place, oui. Je m'en chargerai. J'ai passé ma vie à attendre ce moment, j'ai tout prévu... Je suis désormais en paix avec ma conscience.
- De cela, mon vieux, nous ne serons certains qu'une fois la besogne achevée. Que Dieu nous pardonne, ou qu'il daigne nous entendre tout au moins.
- Un instant, s'il te plaît, on m'appelle sur mon portable... C'est Bruno. Je prends la communication et je te rappelle plus tard.
- Carlo !
- Bruno, j'allais justement t'appeler...
- Mercedes m'a mis au courant... alors, c'est vrai ?
- Oui.
- Je saute dans le premier avion pour Rome. Où pouvons-nous nous rencontrer ?
- Bruno, attends...
- Non. Il y a plus de soixante ans que je ronge mon frein, je n'attendrai pas une minute de plus. Je veux être présent, Carlo...
- Entendu, tu n'as qu'à venir à Rome. En attendant, je vais rappeler Mercedes et Hans.
- Mercedes est déjà en route pour l'aéroport et moi, j'ai un avion qui décolle de Vienne dans une heure. Préviens Hans.

La pendule marquait midi. Carlo avait le temps de passer à la clinique pour demander à sa secrétaire d'an-

nuler tous ses rendez-vous. La plupart de ses patients consultaient désormais son fils, Antonino, mais certaines de ses vieilles connaissances insistaient pour qu'il les reçoive personnellement.

Dans un sens, ce n'était pas plus mal, car en continuant d'explorer la mystérieuse mécanique du corps humain, il restait dans la course, même si, dans son for intérieur, il savait pertinemment que ce qui le maintenait en vie c'était l'impérieuse nécessité de régler ses comptes avec le passé. Il s'était juré de ne pas mourir avant de l'avoir fait, et, ce matin, au Vatican, alors qu'il se dirigeait vers le confessionnal, il avait remercié Dieu de l'avoir laissé vivre jusqu'à ce jour.

Soudain, une douleur fulgurante lui transperça la poitrine. Non, ce n'était pas un infarctus, seulement une pointe d'angoisse mêlée de ressentiment.

Car il maudissait ce Dieu auquel il ne croyait pas mais qu'il invoquait malgré lui. Il s'assombrit à cette pensée. Que venait faire Dieu dans tout cela ? Jamais Dieu ne s'était intéressé à lui. Pire même, il l'avait abandonné aux heures les plus sombres, à une époque où il était encore assez innocent pour croire qu'il suffisait d'avoir la foi pour être sauvé, pour pouvoir échapper à l'horreur. Quelle bêtise ! Non, s'il pensait à nouveau à lui aujourd'hui, c'est parce qu'à soixante-quinze ans il se savait plus proche de la mort que de la vie, et qu'à l'idée d'entreprendre le grand voyage vers l'éternité, la peur atavique que chacun porte enracinée au fond de l'âme se réveillait.

Il paya le taxi, mais cette fois il attendit qu'on lui rende sa monnaie. Située dans le quartier résidentiel de Parioli, la clinique où exerçait une trentaine de médecins spécialistes et généralistes, était un édifice de trois étages. C'était son œuvre maîtresse, le fruit de son labeur et de son opiniâtreté. Son père aurait été fier de lui, et sa mère... Il sentit les larmes lui monter aux yeux. Sa mère l'avait serré dans ses bras en lui murmurant

doucement que rien ni personne ne pourrait jamais lui résister, qu'avec de la volonté on obtenait tout ce qu'on voulait et que...

— Bonjour, docteur.

La voix du portier le rappela brusquement à la réalité. Rejetant fièrement les épaules en arrière, il entra dans le hall d'un pas résolu et se dirigea vers son bureau situé au premier étage. Chemin faisant, il échangea des poignées de main avec des médecins et des patients qu'il croisait dans les couloirs. Soudain, il reconnut au loin la silhouette élancée de sa fille.

Lara était en train d'écouter patiemment les confidences d'une femme éplorée qui tenait une adolescente par la main. Lara n'avait pas vu son père et ce dernier ne fit rien pour qu'elle remarque sa présence ; plus tard, il prendrait le temps de passer la voir.

Dès qu'il entra dans le bureau, sa secrétaire releva les yeux de son ordinateur en s'écriant :

— Docteur, vous voilà enfin ! J'ai une foule de coups de fil en attente pour vous et monsieur Bersini ne devrait pas tarder à arriver. Nous avons reçu les résultats des analyses. Il se porte comme un charme, apparemment, mais il tient absolument à être vu par vous et...

— C'est bon, Maria, je vais le recevoir, mais ensuite, je vous prierai d'annuler tous mes autres rendez-vous. Il se peut que vous ne me voyiez pas pendant plusieurs jours ; de vieux amis à moi arrivent de l'étranger et j'aimerais les recevoir comme il se doit...

— Très bien, docteur. Jusqu'à quand dois-je attendre avant de reprendre des rendez-vous ?

— Je ne sais pas encore, je vous tiendrai au courant. Il n'est pas exclu que je m'absente pendant une semaine ou deux... Mon fils est arrivé ?

— Oui, et votre fille aussi.

— Je sais, je l'ai vue. Maria, j'attends un coup de fil du président-directeur général de l'agence Investigations et

Sûreté. Vous me passerez la communication, même si je suis en consultation avec monsieur Bersini. C'est bien compris ?

— Parfaitement, docteur. Vous voulez que je vous mette en relation avec votre fils ?

— Non. Ne le dérangez pas, il doit être en salle d'opération. Nous l'appellerons plus tard.

Il trouva les journaux du jour soigneusement étalés sur son bureau. Il en prit un au hasard et se rendit à la dernière page qui titrait en manchette : « Rome, capitale mondiale de l'archéologie. » L'article traitait d'un congrès sur les origines de l'humanité parrainé par l'UNESCO. Venait ensuite la liste des participants parmi lesquels figurait le nom de l'homme que ses amis et lui recherchaient depuis plus d'un demi-siècle.

Comment était-il possible qu'il ait refait surface à Rome de façon aussi inattendue ? Où s'était-il caché pendant tout ce temps ? Le monde avait-il perdu la mémoire ? Comment un homme de cet acabit pouvait-il impunément participer à un congrès mondial patronné par l'UNESCO ?

Lorsque son vieux patient Sandro Bersini se présenta dans son bureau, Carlo dut faire un effort surhumain pour écouter ses jérémiades.

Après lui avoir assuré qu'il jouissait d'une santé de fer, il le congédia poliment mais fermement en prétextant la visite d'autres patients. La sonnerie du téléphone le fit sursauter. Instinctivement il pressentit qu'il s'agissait du président d'Investigations et sûreté.

L'homme lui communiqua aussitôt les premiers résultats de l'enquête. Six de ses meilleurs limiers avaient réussi à infiltrer le congrès.

L'information dont il lui fit part, le prit de court. Carlo Cipriani songea qu'il devait y avoir une erreur. À moins que... Mais oui, bien sûr ! L'homme qu'ils recherchaient

était encore plus âgé qu'eux-mêmes, il devait avoir eu des enfants, et même des petits-enfants...

Son cœur se serra dans sa poitrine. Il était déçu et furieux ; il se sentait floué. Il avait cru que le monstre était sorti de sa cachette, et voilà qu'il découvrait qu'il s'était fourvoyé. Pourtant, tout au fond de lui-même, il demeurait convaincu qu'il tenait là une piste et qu'il n'avait jamais été aussi près de toucher au but.

C'est pourquoi il insista pour que le président de l'agence pousse l'enquête aussi loin que nécessaire, quels que soient les frais encourus.

— Papa...

Antonino était entré subrepticement dans son bureau. Voyant que son fils le regardait bizarrement, il prit l'air faussement dégagé.

— Ah, te voilà fiston ! Comment vas-tu ?

— Bien, merci. Mais dis-moi, à quoi pensais-tu ? Tu étais tellement absorbé dans tes pensées que tu ne m'as même pas entendu entrer.

— Perdras-tu un jour cette fâcheuse habitude d'entrer sans frapper ?

— Oh, ça va. Je n'y suis pour rien si tu as des ennuis !

— Des ennuis ?

— Parfaitement... Il suffit de voir ta tête pour deviner que quelque chose ne tourne pas rond. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien du tout. Tout va très bien. Au fait, il se peut que je m'absente quelques jours ; non pas que ma présence ici soit indispensable, mais je préfère que tu sois au courant.

— Comment cela, pas indispensable ? Décidément, tu n'es pas à prendre avec des pincettes aujourd'hui. Peut-on savoir pour quelle raison tu dois t'absenter ? Tu pars en voyage ?

— Non, je vais recevoir la visite de mes amis Mercedes, Hans et Bruno.

Antonino se renfrogna. Il savait combien son père

était attaché à ses amis – des vieillards en apparence inoffensifs, mais dont il se méfiait comme de la peste.

— Tu devrais épouser Mercedes, le taquina-t-il.

— Ne dis pas de sottises !

— Cela va faire quinze ans que maman nous a quittés, et tu as l'air de bien t'entendre avec Mercedes. Et puis elle doit se sentir seule, elle aussi.

— Antonino, s'il te plaît. Bon, je te laisse...

— Au fait, tu as vu Lara ?

— Non, j'ai l'intention de passer la voir avant de m'en aller.

À soixante-cinq ans, Mercedes Barreda était encore une très belle femme. Grande, élancée, brune, elle avait un port altier et des manières directes qui en imposaient aux hommes. Peut-être était-ce pour cela qu'elle ne s'était jamais mariée. Toujours est-il qu'elle n'avait jamais rencontré d'homme à sa mesure.

Elle était à la tête d'une entreprise de bâtiment. Elle avait travaillé dur, sans jamais renâcler, pour en arriver là. C'était une patronne exigeante mais juste, qui payait ses employés rubis sur l'ongle et veillait à leur bien-être, tout en respectant scrupuleusement leurs droits.

Sa réputation de sévérité venait probablement du fait que jamais personne ne l'avait vue rire, ou même sourire, mais jamais non plus ne l'avait vue avoir un geste déplacé ou entendue proférer un mot plus haut que l'autre. Quoi qu'il en soit, elle en imposait à son entourage.

Vêtue d'un tailleur beige, avec pour seul bijou une paire de boucles d'oreilles en perles, Mercedes Barreda longeait d'un pas rapide les interminables couloirs de l'aéroport de Fiumicino. Le vol en provenance de Vienne dans lequel se trouvait Bruno était en train d'être annoncé. Ainsi, Bruno et elle allaient pouvoir se rendre

ensemble chez Carlo. Hans, quant à lui, était arrivé une heure plus tôt.

Mercedes et Bruno se serrèrent dans les bras l'un de l'autre. Il y avait plus d'un an qu'ils ne s'étaient pas vus, même s'ils se parlaient fréquemment par téléphone ou communiquaient par e-mail.

— Comment vont tes enfants ? demanda Mercedes.

— Sarah est grand-mère. Ma petite-fille, Elena, vient de souffler sa première bougie.

— Autrement dit, te voilà arrière-grand-père. Tu sais que ce n'est pas si mal pour un vieux croulant comme toi ? Et ton fiston, comment va-t-il ?

— David est un célibataire endurci, comme toi.

— Et ta femme ?

— Déborah était dans tous ses états quand je lui ai annoncé que je venais ici. Il y a cinquante ans que nous nous disputons toujours pour la même raison. Elle veut que j'oublie ; elle ne comprend pas que c'est impossible. J'ai bien cru qu'elle n'allait pas me laisser partir. Au fond, je crois qu'elle a peur, même si elle ne veut pas l'admettre.

Mercedes hocha la tête en silence. Elle avait de la sympathie pour l'épouse de Bruno. Elle comprenait ses craintes. C'était une brave femme, aimable et discrète, toujours prête à aider son prochain. Mais cette sympathie n'était pas réciproque. Chaque fois que Mercedes se rendait à Vienne pour voir Bruno,

Déborah se comportait en hôtesse irréprochable, mais elle ne pouvait pas cacher la crainte que lui inspirait celle qu'elle avait surnommée « la Catalane ».

En réalité, Mercedes était française. Son père avait fui Barcelone quelques jours avant la fin de la guerre civile. C'était un anarchiste, un homme intègre et affectueux. En France, comme bon nombre d'autres Espagnols, il avait rejoint les rangs de la Résistance quand les Allemands étaient entrés dans Paris.